

«La démocratie est chaque fois à réinventer», raconte Damiaan De Schrijver, pilier du collectif flamand connu pour ses méthodes de travail horizontales. Les tg Stan sont à l'honneur à Genève

LES COULISSES DES TG STAN

PROPOS RECUEILLIS PAR
CÉCILE DALLA TORRE

Théâtre ► Damiaan De Schrijver n'a pas peur du ridicule. Il s'en vante même. Ce pilier des tg Stan donnait cette semaine un atelier professionnel ouvert à tous au Théâtre Saint-Gervais, à Genève, à l'invitation de son directeur Philippe Macasdar. A l'issue de la première journée, nous avons pu nous entretenir avec ce tendre géant de la scène, adepte de Molière, qui vient aussi d'incarner *Le Bourgeois gentilhomme*.

La semaine passée, on le retrouvait au sein du collectif anversois, qui dévoilait à Saint-Gervais sa dernière création en français, *Quoi/Maintenant*, qui sera trois semaines à l'affiche du Théâtre de la Bastille à Paris dès lundi (critique en page suivante). De ce montage de deux textes contemporains, on retiendra l'hilarant *Pièce en plastique*, satire sociale cinglante du dramaturge allemand

Marius von Mayenburg autour d'un univers de bobos – il est médecin, elle est artiste, assistante du plasticien Halaupa. Le couple recrute une femme de ménage pour s'occuper de leur fils Vincent.

Jusqu'à samedi, le solo *alleen* de Sara De Roo, autre pilier de l'inclassable quatuor flamand, est à découvrir au théâtre – une pièce en guise d'adieu aux tg Stan, que la comédienne quittera bientôt pour d'autres horizons théâtraux.

La troupe des tg Stan, monument de la scène européenne, épatée depuis une trentaine d'années par son jeu pur et honnête, et son humour. En 1989, Jolente De Keersmaeker, Damiaan De Schrijver, Frank Verbruggen et Sara De Roo, remplacée dans *Quoi/maintenant* par Els Dottermans, créaient ce «collectif d'acteurs». Les quatre membres fondateurs de la troupe, complétés par d'autres interprètes, se sont connus sur les bancs du conservatoire

d'Anvers. Ils travaillent de manière horizontale, sans metteur en scène, avec leur méthode démocratique bien à eux, mais surtout, sans presque aucune répétition préalable aux représentations.

L'essentiel du travail se fait «à la table» pour adapter en flamand ou dans d'autres langues les textes du répertoire, puis procéder à leur lecture. Les tg Stan renouvellent ainsi leur rapport à l'œuvre textuelle et au public à chaque représentation, faisant sauter le quatrième mur. Entre une bière et un cigare, Damiaan De Schrijver nous en dit plus.

Au fil des ans, l'autodérision est en quelque sorte devenue votre credo...

Damiaan De Schrijver: On devient sa propre caricature! En tant que comédien, me ridiculiser est l'un de mes plus grands devoirs. Quand on se moque des autres, il faut d'abord se moquer de soi-même. C'est d'ailleurs à peu près la seule chose impor-

tante que j'ai à dire dans cette interview (rires).

«Quand on se moque des autres, il faut d'abord se moquer de soi-même»

Damiaan De Schrijver

Molière, que vous avez à cœur de jouer, ne disait pas autre chose. Je viens d'interpréter *Le Bourgeois gentilhomme*, qui est effectivement un bon exemple d'autodérision. C'est un peu comme la grenouille qui veut devenir plus grosse que le bœuf chez La Fontaine... Il veut accéder à la noblesse, être un aristocrate, être à la mode. Son père était vendeur de tissus, comme celui de Molière, fils d'un riche drapier.

Ce bourgeois n'est-il pas un peu le double de Molière?

Oui, je crois que Molière se moque aussi de lui-même. Il veut plaire au roi. En même temps, il critique tous ceux qui n'ont pas un comportement «noble», qu'ils possèdent ou non un titre de noblesse.

Comment l'incarnez-vous?

Ce n'est pas moi qui l'incarne mais la compagnie! J'essaie toujours d'avoir une certaine sympathie pour mon personnage. On ne verse pas seulement dans la critique, on essaie également de comprendre pourquoi il agit comme il le fait. Il ne s'agit pas uniquement d'un méchant, moralement faux. Dans *Quoi/Maintenant*, on se trouve aussi face à une famille où tout le monde est cruel, sauf le petit garçon. Ce sont des gens qui n'ont pas réussi complètement leur vie.

Les conseillers de votre ministère de la Culture estimaient qu'il était plus pertinent de jouer des auteurs contemporains ou d'évoquer la question migratoire que

de jouer Molière. Vous leur avez tenu tête...

Je juge que c'est toujours le bon moment de jouer Molière! Est-ce qu'on demande si c'est le bon moment de jouer Bach? Heureusement que j'ai des bretelles, sinon mon pantalon tomberait (rires).

Bien que des siècles les séparent, y a-t-il des points communs entre ce Bourgeois gentilhomme et le personnage d'artiste contemporain que vous interprétez dans Quoi/Maintenant?

Je crois que quand je joue quelque chose, je vois toujours le bourgeois. D'une manière ou d'une autre, je suis quand même un bobo, comme on dit. Il ne faut pas faire semblant de ne pas être ce que l'on est... Nous recevons des subventions et avons les moyens de gérer nos rêves. Nous sommes gâtés, non? Nous devons garder les pieds sur terre et être... **

20 | le MAG | À LA UNE
WEEK-END

LE COURRIER
VENDREDI 19 JANVIER 2018

*** conscients de ce luxe, dont celui de critiquer les autres grâce à de grands écrivains. Nous n'inventons rien mais sommes les intermédiaires entre les auteurs et le public. Nous apprenons par cœur ces mots et les adressons aux autres bobos de la salle.

Ces mots, vous disiez que la compagnie les traduisait elle-même?

Nous, les Flamands, parlons une «petite» langue, qui varie peu du Néerlandais. La compagnie a beaucoup monté de textes de Tchekhov, Schnitzler, Ibsen, Pinter, Molière. Pour les jouer en flamand, nous devons toujours les réadapter. Chaque mot est pesé autour de la table, avec des dictionnaires, pendant plusieurs semaines.

Justement, comment procédez-vous au choix de vos textes?

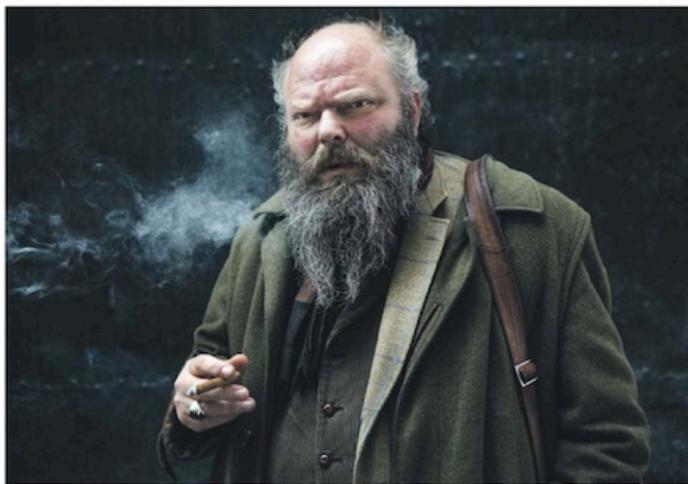
Nous en lisons beaucoup et discutons régulièrement de ce que nous monterons dans le futur. Nous essayons de convaincre les autres membres qu'il faudrait jouer telle ou telle pièce. Je sens pour ma part que ça commence à me chatouiller... Je voudrais monter *Minetti*, un monologue écrit par Thomas Bernhard pour son vieux comédien fétiche, Bernhard Minetti. Ça se fera en 2020.

Comment avez-vous choisi Dors mon petit enfant du Norvégien Jon Fosse et Pièce en plastique (Stück Plastik), qui se succèdent dans Quoi/maintenant? Sara (De Roo, ndr) a vu *Pièce en plastique* dans la langue originale lorsqu'elle s'est rendue en Allemagne pour rencontrer Lac Perceval, qui est l'un de nos professeurs. Elle est revenue en nous disant: «C'est ça qu'il faut jouer!»

Vous disiez pourtant ne pas être totalement convaincu par le texte au départ... Oui, au début, je ne l'étais pas du tout. La pièce m'a fait mal. Ça m'a heurté, bouleversé. Mais c'est un bon signe! Je trouvais qu'elle était très explicite, trop même. Elle aborde la crise du couple et sa sexualité, la crise de l'art contemporain. Les rapports de classe et de domination... J'avais peur que ça fasse un peu trop.

Pièce en plastique est une œuvre tout à fait contemporaine. Vous en avez vous-même joué assez peu. Comment l'expliquez-vous?

Sara a davantage l'habitude que moi des textes contemporains. J'ai beaucoup joué des pièces du répertoire classique. J'ai toujours espéré que Thomas Bernhard se range parmi les contemporains. Mais ce n'est pas vraiment le cas.



Le comédien Damiaan De Schrijver. DR

J'ai moins peur des auteurs morts que des auteurs vivants (rires).

La création de Quoi/maintenant ici à Genève était-elle l'initiative du directeur du théâtre Philippe Macasdar?

Non, nous présentons souvent nos premières au Théâtre Garonne à Toulouse, auquel nous sommes artistes associés. Mais pour le départ de Philippe du théâtre (il quittera ses fonctions à la fin de la saison 2018, ndr), nous avons décidé de lui offrir cette première. C'est la dixième pièce que nous jouons ici, à Saint-Gervais. C'est un peu une histoire d'amour qui nous lie à ce théâtre depuis 2004.

Avez-vous des souvenirs de moments forts ici? Avec *My Dinner with André*, oui! On a créé un public, c'est incroyable.

A chacune de vos venues, le théâtre est contraint de refuser du monde et les listes d'attente sont interminables... On arrive à avoir notre public propre.

Mais ce public, vous l'avez aussi sans doute douté votre pays?

Oui, mais je ne crois pas qu'on arriverait à jouer un mois à Anvers. Ici, ce serait possible. Ça l'est en tout cas à Toulouse ou Paris. Nous allons y donner prochainement trois semaines de

représentations de *Quoi/maintenant*.

La compagnie a la particularité de jouer en flamand, mais aussi en français ou en anglais. Qu'est-ce qui vous a motivé à franchir ces barrières linguistiques, ce qui est assez rare dans le théâtre?

Nous avons toujours eu envie d'aller jouer chez nos voisins wallons... Notre rayon d'action en flamand est très petit, à savoir les Pays-Bas et la Flandre. On s'est dit «Pourquoi ne pas jouer en français?» Ça a été plus facile de se faire connaître en France qu'en Wallonie... On ne s'est produit que deux fois à Charleroi, alors qu'on joue depuis une quinzaine d'années en France à peu près partout où l'on veut. C'est triste...

«Je crois que quand je joue quelque chose, je vois toujours le bourgeois»

Damiaan De Schrijver

Toutes les décisions sont prises en commun au sein de votre collectif, ce qui fait sa patte. Êtes-vous plutôt dans le compromis ou dans le consensus?

Personne n'est le patron. La démocratie est chaque fois à réinventer. On ne vote pas, ce qui veut dire qu'on cherche toujours à se mettre d'accord quand on ne trouve pas de solution. Notre modèle est davantage celui du consensus que du compromis. Ce serait frustrant de jouer avec un sentiment de compromis. On aurait l'impression de perdre. Dans un consensus, on peut gagner! On recherche la solution qui satisfait tout le monde.

Voir disparaître la figure du metteur en scène n'est plus si inédit aujourd'hui. Est-ce que vous détonniez vraiment dans le paysage théâtral du début des années 1990?

Il y avait la compagnie Discordia aux Pays-Bas, mais elle fonctionnait autour d'un «maître» qui avait plus de pouvoir que les autres. Nous ne voulions pas de hiérarchie de notre côté. Nous souhaitons compter sans un leader of the band. Même si chaque membre de la troupe possède un peu sa spécialité. Nous divisons les tâches, l'administration, la communication, etc.

Nos maîtres, qui sont rarement sortis de leurs frontières, nous ont appris à être émancipés, à réaliser nos rêves. Faire les affiches, la cuisine, se préparer, c'est un langage. Les vingt premières années de la compagnie, on ne faisait que charger et décharger le ca-

mion. Quand je crée des pièces avec Matthias de Koning, nous construisons nous-mêmes les gradins, les décors, etc.

Pour revenir à Quoi/maintenant, pourquoi avoir fait précéder la comédie de Marius von Mayenburg du court texte métaphorique de Fosse Dors mon petit enfant?

Il fallait aller plus loin que la bonne, la femme et l'enfant. On avait besoin d'élargir les perspectives. On voulait que la pièce devienne plus abstraite. Le texte de Fosse la rend plus cosmique.

Marius von Mayenburg a écrit une vraie satire sociale de notre temps, où il pose un regard très critique sur l'art contemporain notamment.

C'est une pièce de boulevard. On y rit très très jaune. Le texte est très brutal. Il provoque la gêne. La critique vise tout le monde, et pas seulement le plasticien de la pièce. Lui-même essaie de dévoiler des choses. Il juge par exemple que c'est assez colonial d'avoir une bonne à la maison. J'essaie de ne pas en faire un monstre. La femme de ménage, Jessica, est d'ailleurs devenue sa muse.

Vous y incarnez non seulement ce plasticien, Haulupa, mais aussi Vincent, le jeune garçon de 12 ans qui voudrait devenir une fille.

Ça donne un peu de tendresse. Ça rend plus doux, pour moi aussi. C'est plus agréable de montrer un autre côté des choses. Le changement de point de vue a du bon.

Il y a un petit effet de surprise au départ, mais ça fonctionne bien...

C'est un code. C'est ça, le jeu! Les enfants ne font pas autre chose... L'incarnation d'un rôle ne signifie pas entrer dans la peau d'un Hamlet ou de figures inventées par un écrivain. Il faut inner le comédien qui dit qu'il est devenu Hamlet! Ce n'est pas moi qui le dis mais Diderot, le plus grand. Je ne fais aucun effort pour interpréter mes rôles, mais je prends les choses très au sérieux. Je n'incarne rien... C'est Matthias de Koning, de Discordia, qui nous a appris cela. C'est la même chose avec le quatrième mur. La complexité entre les comédiens et le public doit être maximale.

Sur le plateau, tout semble d'une apparente simplicité, avec un jeu pur et honnête comme vous l'évoquez...

Je crois que tout le monde est capable de jouer cette simplicité, sans être dans la démonstration. Ça doit être honnête, simple et concret. On doit être au service du texte et rester humble. Le texte dit tout ce que l'on doit dire. I

Au Théâtre de la Bastille, le collectif flamand regroupe deux textes, l'un de Jon Fosse, l'autre de Marius von Mayenburg, pour forger *Quoi/Maintenant*. Scandaleusement corrosive, la satire politique et sociale du dramaturge allemand profite de leur aisance de jeu.

Il fallait bien tout le talent et le culot de tg STAN pour oser combiner Jon Fosse et Marius von Mayenburg, atteler la métaphysique du premier et l'univers caustique du second. Sans les fusionner, *Quoi/Maintenant* leur distribue les rôles : à Dors mon petit enfant le prologue d'une petite quinzaine de minutes, à Pièce en plastique la part du lion. Le texte du dramaturge norvégien est, sans surprise, aussi abstrait – le « Quoi » – que celui de son homologue allemand est ancré dans la réalité – le « Maintenant ». A priori sans rapport direct, l'évanescence du questionnement existentiel de Jon Fosse agit comme un sas de préparation à la violente satire sociale et politique concoctée par le jeune écrivain associé à la Schaubühne. En le décalant à la force du jeu, tg STAN révèle le potentiel quasi-comique de ces trois personnages. Perdus dans un endroit inconnu, ils s'interrogent sur leur être, leur sort et leur devenir, à coups de phrases tronquées qui en disent davantage sur leurs immédiates sensations que sur leur raison. Et puis, sans transition, débarquent Ulrike, Michael et leur fils Vincent. Libéraux de gauche, dotés d'une bonne conscience sociétale et écologique, ils décident d'embaucher une femme de ménage, Jessica, qui va tournebouler leur quotidien et mettre à l'épreuve leurs convictions. Dans les rapports qu'ils entretiennent avec elle, filtre leur mépris de classe. Exhumés par une série de maladresses, leurs actes trahissent le fond de leur pensée. A leurs yeux "simple femme de ménage", Jessica serait forcément tentée par le vol, hasardeuse sur son hygiène, nulle en mathématiques ou intéressée par de vieux habits dont ils ne veulent plus. La saillie contre ces convictions d'apparat est d'autant plus violente qu'elles s'attaquent à l'attitude de ces « bobos », empreinte de fauxsemblants et d'absence de franchise qui creusent leur tombe. Face à leurs louvoiements stériles, le personnage de Jessica affiche toute son entièreté, un décalage qui accentue la blessure dramaturgique et la cruauté théâtrale du texte de Mayenburg. Le dramaturge allemand ne s'arrête d'ailleurs pas là et fait feu de tout bois : avec la figure de l'artiste conceptuel Haulupa, personnage scandaleux par essence, il donne des coups de boutoir dans la vacuité d'un certain art contemporain qui passe plus de temps à se regarder penser qu'à réellement créer. Régulièrement drôles, parfois franchement hilarantes, les situations scéniques de Pièce en plastique profitent de l'aisance du tg STAN, capable de rendre naturel tout ce qu'il prononce, de faire passer pour de l'improvisation ce qui est en fait scrupuleusement écrit. Capable, aussi, de naviguer d'un registre intensément comique à une densité plus dramatique, de révéler les failles d'une famille où, sous le vernis social, couve un profond malêtre, une déliquescence à retardement. Nonobstant quelques hésitations textuelles qui se régleront avec le temps, le collectif flamand prouve qu'il se situe toujours parmi les premiers de cordée de la scène théâtrale.



SCÈNES - TG STAN PANSE LES BOBOS - Culture / Next

Sous couvert de cataloguer les travers de la gauche bien-pensante, le collectif flamand livre une quête existentielle aussi profonde qu'hilarante à partir des pièces de Jon Fosse et de Marius von Mayenburg.

Ils sont donc sur scène et nous observent entrer, l'air inquiet. Est-ce eux qui sont dans leur mauvais jour ? Ou nous qui suscitons cet air grave et interrogatif, alors que sur une desserte, un poulet sous cellophane attend son heure au côté d'une multitude de bouteilles de vin ? On est chez des gens qui savent vivre, dans un espace vide. Aujourd'hui, quand on possède des mètres carrés, au prix où ils sont, on ne s'amuse pas à les encombrer. L'espace n'est cependant pas réaliste et le décor ne recrée pas un loft. Les quatre sur scène ont des habits dont on ne saurait dire quelle époque ils signalent les talons épais, la chemise orange et fluide, le pantalon beige ajusté de la femme, façon karting, évoquent autant les années 70 que son revival actuel. Le leggings noir que porte l'autre femme n'a jamais baissé de cote depuis l'invention du stretch. Ce sont donc des gens d'hier et d'aujourd'hui, ce qui nous rappelle que les Tg Stan (acronyme de Stop Thinking About Name), collectif formé à Anvers, vont fêter leurs 30 ans cette année. Trois des quatre acteurs qui nous scrutent avec insistance font partie de l'équipe fondatrice : Jolente De Keersmaecker, Damiaan De Schrijver et Frank Verduyck - la quatrième, Els Dottermans, a rejoint le groupe pour cette pièce.

Aquarium

L'éclairage n'est pas baissé, ils ne prennent pas la parole, mais la rumeur de la salle cesse d'un coup, alors qu'aucun signe, pas un battement de cil, ne semble provenir de la scène. « Où sommes-nous ? - Je ne sais pas. - Ça me semble familier et en même temps pas familier du tout. » Et l'une des femmes (Jolente De Keersmaecker) de chercher un point d'ancrage : « Ça me fait penser à mes enfants. » L'actrice a une puissance comique quelle que soit l'atmosphère crépusculaire. Car on le sait bien : tout peut toujours faire penser à ses enfants du moment qu'on est parent, ce qui ne manque jamais d'horripiler ceux qui ne sont ni le père ni la mère du chérubin. « J'ai bien le droit de penser à mes enfants, non ! » Comment partir, s'interrogent les personnages. Il n'y a pas de porte. Ils sont donc, eux et nous, enfermés dans l'existence.

La dernière création des Tg Stan fusionne deux pièces qui en apparence n'ont rien à voir, mais s'enrichissent mutuellement. Une alliance de l'inquiétante étrangeté de *Dors mon petit enfant* de Jon Fosse et de la comédie déjantée *Pièce en plastique* de Marius Von Mayenburg. Joués seuls, il est probable que les dialogues du dramaturge allemand perdraient en épaisseur en constituant une charge trop explicite contre la bourgeoisie de gauche si soucieuse de son bien-être. Le prélude de Jon Fosse teinte l'ensemble d'une quête existentielle. Alors quoi ? On fait *Quoi/Maintenant*, pour reprendre l'intitulé choisi par le collectif ? On continue d'avoir pour seule vocation de manger bio, d'enfermer dans un aquarium ses enfants contre le fracas du monde, de payer une femme de ménage-nounou-qui-en-plus-fait-la-cuisine, même si on travaille à ne rien faire de tangible de la journée ? Ou bien on se voit plutôt comme cette Jessica Schmitt, femme de ménage-nounou-qui-en-plus-fait-la-cuisine, non parce qu'on souffre d'une « névrose obsessionnelle », mais parce qu'on est payée pour ça, qu'on sait nettoyer, et même offrir gratuitement une petite leçon de maths ?

Variation

Nullement contrainte, on s'est surprise à revoir *Quoi/Maintenant*, parce qu'on n'était plus du tout certaine de ce qu'on avait vu. Non que l'intrigue soit complexe. Pas du tout. Au contraire, chacun y reconnaîtra ses proches, son voisin, soi-même, et ce à peu près dans les quatre rôles. Non qu'on n'ait pas ri. On a ri. Alors quoi ? Le spectacle propose-t-il une simple dénonciation des contradictions des bobos, et une caricature à gros trait de l'artiste contemporain ? Ou est-ce que quelque chose de plus féroce et radicalement destructeur s'y trame ? Sur qui rit on et pourquoi, dans cette pièce dont la gestuelle et les capacités expressives des acteurs dérogent à tout esprit de sérieux ? On a continué de rire tout autant la deuxième fois, mais la pièce est apparue comme une variation autour des *Bonnes* de Genet. Ici, Jessica Schmitt, celle par qui le « sauvetage » arrive, est seule, et elle est dépourvue de toute conscience de classe et d'esprit de vengeance. Il lui suffit d'être là. La maîtresse de maison lui offre ses vieux vêtements « neufs », elles ne les a jamais mis, ils sont « un peu » vulgaires, confie-t-elle. Comme à chaque spectacle des Tg Stan, les quatre comédiens sont continuellement sur scène, il n'y a pas de hors-champ, pas de coulisses, pas d'aparté. L'excellente idée est de faire jouer par le même acteur (génial Damiaan de Schrijver) le rôle de l'enfant de 12 ans trop grand pour son âge - épaules rentrées, dégage avachie - et celui de l'artiste arrogant bien qu'en burn-out. Chaque séquence, qui pourrait n'être qu'une satire, est rendue au centuple par l'extravagance des acteurs.

Anne Diatkine (<https://www.libération.fr/auteur/4252-anne-diatkine>), 1 février 2018

UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE / Denis Sanglard / janv 2018

Absolument jubilatoire, follement décapant ! Tg STAN reprend ses quartiers au Théâtre de la Bastille pour une nouvelle création, *Quoi / Maintenant*, et derechef, comme à leur habitude, explose pour notre bonheur les conventions théâtrales qu'il renverse cul par-dessus tête. Toujours cette impression de voir la pièce s'écrire sous nos yeux, avec le public engagé pour témoin d'un processus comme en cours d'élaboration, public très vite happé et pris dans les rets de ces comédiens malicieux et retors. Ça commence par un prologue, un texte de Jon Fosse, *Dors mon petit enfant*, et l'on se demande bien pourquoi donc ce joli préambule, si poétique, si calme, est suivi d'une comédie aussi féroce, agitée, comme à son habitude, de Marius von Mayenburg, *Pièce en plastique*. Soit une femme de ménage, Jessica, engagée par un couple aisé, de gauche, écolo, alcoolique – c'est fou ce que chez tg STAN l'alcool circule, les verres de vins s'accumulent comme une toise du malaise qui s'étend peu à peu – et sans préjugés, affirme-t-il, et totalement débordé ; elle artiste ratée et lui médecin qui rêve d'humanitaire, affublé d'un fils en pleine crise de puberté lequel ne lâche pas sa caméra, objet transitionnel, dont le foyer, la cuisine particulièrement et cela a son importance, est envahi régulièrement par l'artiste conceptuel Haulupa, vrai parasite, qui n'a de cesse de remettre en question le concept de la famille, la société en général, l'art, et ses confrères en particulier. La présence de Jessica très vite cristallise les mensonges et les faux-semblants de cette famille en apparence idéale mais en surchauffe permanente. La tolérance affichée, comme leur sourire et leur bienveillance polie, n'est qu'un masque social de circonstance qui très vite tombe avec fracas et révèle les préjugés de classes tenaces, la haine des pauvres, le racisme rance. Le couple, déjà lézardé depuis longtemps, frustré sexuellement, craque, explose et la famille se disloque. C'est un vrai-faux boulevard, joué comme tel et sans porte qui claque, le plateau est nu, mais une authentique comédie satirique bien vacharde et d'une férocité absolue et magnifique. Marius von Mayenburg est toujours aussi impitoyable qui gratte, arrache le vernis craquelé de ces bourgeois libéraux et dénonce ainsi de façon si jouissive et cruelle, si juste pourtant, nos hypocrisies, nos mensonges, sur la famille, l'art et la société. Tg STAN n'est jamais aussi à l'aise que dans ces univers foutraques, borderline qui se déglissent très vite et qu'il dézingue à son tour avec maestria et un évident bonheur. Avec cette faculté, voire cette aisance, pour les comédiens de ne jamais en faire des tonnes, même dans l'hystérie, l'air de ne pas y toucher, d'être encore en train de chercher leurs marques, leur texte, quitte à avoir un trou – vrai ou faux – comme ce soir-là, de plonger dans la brochure et de reprendre la scène, hilares, un éclat de rire qui se communique à la salle. Une façon de dénoncer la théâtralité, toujours ce pas de côté qui leur est propre, certes, mais mieux encore, mettre les spectateurs dans leurs poches et de les mener par le bout du nez là, exactement là, au cœur de l'œuvre, de ses enjeux les plus ténus, de sa langue maniée de façon si vélocité. Et de les y maintenir jusqu'au bout. Cette langue ici d'une acide causticité qui ronge les chairs et met à nu, jusqu'à l'os, cette bourgeoisie vacillante dont les valeurs sont bien plus conservatrices que libérales. Car c'est bien la langue et son usage subversif, jusque dans la litote, son pouvoir de domination qui est ici aussi exploré par tg STAN. Jessica parle peu, écoute, entend mais elle aura le mot de la fin, une réponse définitive. La pièce est bavarde comme un boulevard effréné mais son propos est fort concentré et dense, poisseux. Et ce qui est formidable c'est bien cette apparente facilité des comédiens, illusoire bien sûr, de toujours mettre à nu avec grande intelligence les failles, les fragilités, les contradictions des personnages exposés sans fard. En appuyant nonchalamment là où ça fait mal, leur donner une sacrée épaisseur, même et surtout dans la laideur, une humanité aussi pitoyable, pathétique et hilarante soit-elle sans jamais être dupe que tout cela n'est que du jeu, un « si magique » affirmé, réitéré. On joue à jouer et c'est bien plus corrosif. Une distance heureuse qui souligne et soulève cette férocité et cette violence en évitant le piège de la morale ainsi désamorcée. On ne juge pas, on donne à voir... Mais revenons à Jon Fosse qui ouvrait si joliment cet époustoufflant jeu de massacre, ce furieux chamboule-tout où nul, hormis Jessica, n'est épargné. Sans révéler la fin, imparable et nette, le renversement est stupéfiant et doublement qui dénonce à la fois la théâtralité de tout ça et renvoie subtilement à ce prélude soudain mis dans une perspective pour le moins inattendue et ironique. Chez tg STAN il n'y a jamais de hasard.

RUE DU THEATRE / Noël Tinazzi / 25 janvier 2018

La fête aux bobos

Dans « Quoi/Maintenant » la troupe des flamands tgStan s'en prend aux bobos avec jubilation.

Fidèle entre les fidèles du Théâtre de la Bastille, la compagnie des flamands du tgStan revient avec une comédie féroce, véritable jeu de massacres contre les bobos, au titre énigmatique de "Quoi/Maintenant". Sans mise en scène ni aucun des artifices du théâtre selon leur habitude et en misant tout sur le jeu des acteurs. Avec un fort accent en français et toujours autant de drôlerie et de clins d'œil à la salle. Cette fois, pourtant, on note une plus grande désinvolture par rapport au texte, beaucoup plus d'hésitations, de bégaiements, de trous de mémoire qu'on espère voir se résorber avec le temps. Car ce sont deux textes très écrits et des dialogues très serrés qu'ils interprètent. En guise de mise en bouche, le court prologue « Dors mon petit enfant », de l'auteur norvégien John Fosse. Sans rapport apparent avec la pièce qui suit si ce n'est peut-être que les acteurs sont pris dans l'étrangeté paranoïaque d'un huis-clos, de l'enfermement d'une salle de spectacle. S'enchaîne le plat de résistance, très roboratif, « Pièce en plastique », de l'auteur allemand Marius von Mayenburg, en résidence à la Schaubühne de Berlin. La pièce conçue sur le modèle du théâtre de boulevard prend pour cible les bobos avec forces engueulades, empoignades, règlements de comptes plus ou moins violents mais toujours drôles au sein d'une famille de citoyens aisés, libéraux de gauche (très modérée) soucieux de l'environnement et pleins de préoccupations sociales. Et néanmoins féroce attachés à la conservation de leur mode de vie et de leurs intérêts petits-bourgeois. Autant dire, la famille de Mr et Mme Toutlemonde habitant une ville quelconque du monde occidental. Avec pour tout décor un bar, sur le côté gauche de la scène, couvert de bouteilles dans lesquelles chacun tape à qui-mieux-mieux (alcoolisme mondain), ils sont quatre acteurs à jouer le plus souvent deux par deux. L'un d'entre eux, le formidable et colossal Damiaan de Schrijver, joue deux rôles : celui du fils, Vincent, adolescent mal dans sa peau, et un ami de la famille, un artiste conceptuel, très imbu de lui-même, dont les travaux parfaitement abscons sont exposés dans la galerie d'art que tient la mère, Ulrike. Quant au père, Michael, il est médecin et rêve, par intermittences, de s'engager dans une mission humanitaire en Afrique. Sans jamais passer au stade de la pratique.

Révéléteur/détonateur L'arrivée d'un quatrième (ou plutôt cinquième) personnage perturbe encore plus l'instable équilibre familial : c'est Jessica, la femme de ménage, qu'on vient d'embaucher et dont la présence, quoique silencieuse et fort zélée, va leur poser d'insolubles problèmes de conscience en servant de révéléteur/détonateur. Leurs idéaux de tolérance et d'ouverture d'esprit vont être mis à mal, et les déclarations de bonnes intentions vont se fracasser contre le mur, bien réel, des inégalités sociales. Exemple d'un problème soulevé par Madame qu'elle refile à Monsieur : comment faire comprendre à Jessica qu'elle pue et qu'elle doit se laver, se mettre du déodorant. C'est à Monsieur (qui, lui, ne voit pas le problème puisqu'il ne sent rien), de « prendre ses responsabilités », refrain sans cesse répété par Madame qui, elle, n'en prend jamais aucune. Au bout d'un dialogue de sourds fait de mille précautions, circonvolutions, dénégations... la femme de ménage finit par se résoudre à prendre une douche quotidienne (en mordant sur son temps de travail). Cela pour la plus grande joie du fils, qui filme la scène en cachette, comme il filme tout. Filmer, c'est aussi le hobby favori de l'artiste de service qui prend un malin plaisir à semer la zizanie dans le couple de parents, à faire valoir combien leur relation est usée, vide de sens. De toute façon, tout le monde est convaincu d'avance de l'inanité de leur mode de vie. Sans, toutefois, en proposer, encore moins en trouver de meilleur.



LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

T

Quoi/

Maintenant

Théâtre exposé

Jon Fosse et Marius von Mayenburg

| 2h05 | Mise en scène collective tg STAN. Jusqu'au 2 février, puis du 5 au 9 au Théâtre de la Bastille, Paris 11^e. Tél. : 01 43 57 42 14.

T

Le Jeu de l'amour et du hasard

Comédie classique

Marivaux

| 2h | Mise en scène Catherine Hiegel. Jusqu'au 29 avril, Théâtre de la Porte Saint-Martin, Paris 10^e. Tél. : 01 42 08 00 32.

Pas si facile de désarçonner le public, de le prendre à rebrousse-poil, de le faire rire là où il ne le soupçonnait pas et de l'émouvoir en jouant les farceurs. C'est pourtant ce que réussit le groupe flamand tg STAN depuis 1989. Pariant uniquement sur le plaisir du jeu, la folie de l'acteur, le souci maniaque du langage. Jusqu'à faire du verbe un corps vivant : l'ultime personnage. On les a déjà vus ainsi désosser avec passion, truculence et violence n'importe quel répertoire – de Tchekhov à Bergman, de Pinter à Reza –, enchaînant les situations sans souci de mise en scène. Car la mise en scène, c'est juste leurs corps en mouvements, en ombres et lumières sur le plateau... Dans *Quoi/Maintenant*, ils s'affrontent successivement à deux auteurs vivants apparemment sans rapport, le Norvégien Jon Fosse (58 ans) et l'Allemand Marius von Mayenburg (45 ans). Le premier autopsie d'ordinaire nos déserts intérieurs, notre absence au monde, quand le second s'attaque au trop-plein d'une société capitaliste prétendument avancée, avec ses injustices, ses inégalités, ses mauvaises consciences et ses frustrations. Juxtaposer *Dors mon petit enfant*, du premier, et *Pièce en plastique*, du second, provoque un chaud-froid mystico-vau-devillesque, une variation vertigineuse sur le vide et l'excès. Mais avec le tg STAN, le théâtre peut tout contenir. Des rideaux transparents, une table, quatre chaises (où ils s'assoient quand ils ne jouent pas) forment l'anti-décor où les quatre goûteux comédiens flamands, dans leurs costumes moches, installent sur le plateau le bonheur de jouer, d'être simplement là, présents, puis de dénoncer avec une assassine ironie les certitudes morales et politiques d'un couple bourgeois berlinois englué dans les conformismes du prêt-à-penser. Alors ils massacrent. Ils prennent le public à parti, se moquent parfois d'eux-mêmes, oublient leur texte, recommencent. Et le face-à-face du couple de gauche bien-pensant et leur ami plasticien à la mode avec la femme de ménage, qu'ils ne peuvent s'empêcher d'ostraciser de leur méprisante générosité, devient jubilation. Qu'ils lui donnent ces vêtements dont ils ne veulent plus ou lui proposent de se la-

ver chez eux parce qu'ils trouvent qu'elle sent mauvais. Chaque spectateur en prend soudain pour son grade, exposé à ses propres et médiocres charités. L'âpreté du tg STAN à faire saigner la langue en nettoie toutes les politesses hypocrites.

La cruauté face aux domestiques abonde chez Marivaux (1688-1763), un des premiers à avoir décrypté les relations de pouvoir et d'argent, de « classes » (déjà !) qui nouent nos sociétés. Histoire de manipulation amoureuse, de déguisement, *Le Jeu de l'amour et du hasard* (1730) est un allègre sextuor, à la langue diaboliquement musicale. Sous le regard bienveillant d'un père et d'un frère (plus pervers), une jeune aristocrate (Silvia) désire prendre l'apparence de sa servante Lisette (la drôlissime Laure Calamy) pour tester Dorante, le mari qu'on lui propose. Lequel Dorante a la même idée (ce qu'ignore Silvia, mais que savent son père et son frère...) et se fait passer pour son valet Arlequin (Vincent Dedienne), histoire d'observer sa promise... Catherine Hiegel a mis en scène ce chassé-croisé amoureux dans un magnifique jardin, ouvertement exposé aux projecteurs dans la cage nue du théâtre. Une violoncelliste, derrière une fenêtre, joue et observe. Théâtre dans le théâtre : chez Marivaux, c'est grâce aux masques, aux mensonges qu'on découvre sa vérité. Vérité souvent cruelle : on s'aime mieux dans son milieu. Impossible à la feinte Silvia (Lisette) d'être désirée par le vrai Dorante... Les domestiques et les maîtres resteront entre eux. Dans l'amour, il n'y a pas de hasard. Domage que la distribution soit hétéroclite. Et la représentation lente, comme si les personnages souhaitaient faire pesamment comprendre chaque réplique. Or n'est-ce pas par le rythme, par la sonorité plus que par le sens, qu'on saisit une situation ? Clotilde Hesme n'a plus l'âge de Silvia, ni la prétendue innocence des premiers émois amoureux ; Nicolas Maury (Dorante) semble égaré là, formant avec elle un couple improbable. Seul le duo Laure Calamy-Vincent Dedienne fait résonner à merveille les artifices de la langue. Chez Marivaux, c'est leur langage, en effet, et non les actes, qui révèle les êtres. Leur théâtre ●